L'alimentation : un véritable enjeu de socialisation au centre de discours normatifs dissonants

---

« *Pour faire sens de ses pratiques alimentaires quotidiennes, l'enfant doit parvenir à articuler trois types de discours – qui sont autant de formes d'éducation alimentaire : un discours de transmission culturelle, un discours nutritionnel et un discours hédonique*. »

(De La Ville, 2011, p. 11)

I. L'alimentation des enfants au centre de préoccupations sociétales et institutionnelles

Dans un climat d'angoisse lié à un accroissement rapide du nombre d'individus considérés comme étant obèses, l'alimentation a récemment été placée au centre des préoccupations sociétales et institutionnelles. Alertées par l'augmentation importante – en particulier chez les plus jeunes[78] – du surpoids, les autorités publiques se sont en effet dernièrement saisies de la nécessité de sensibiliser les enfants, situant ainsi l' « éducation alimentaire » comme un enjeu social d'importance. La consommation excessive de produits trop gras, trop sucrés ou trop salés a dès lors notamment été pointée du doigt et soupçonnée de constituer un réel « risque sanitaire ». S'est en conséquence imposée, afin d'enrayer cette menace, la préconisation de valoriser une alimentation plus « raisonnée » et « raisonnable ».

1. L'alimentation des enfants : un enjeu de santé publique

1.1. L'alimentation des enfants : d'un risque « moral »…

Perçue, au Moyen Âge, comme un « *défaut naturel des enfants* » (Quellier, 2010, p. 183), la gourmandise est à cette époque principalement suspectée par l'Eglise de conduire les jeunes filles et les jeunes garçons sur le chemin de la « *paresse* » et/ou de la « *luxure* » : deux

[78] En introduisant le premier Programme National Nutrition Santé (2001-2005), Bernard Kouchner évoque en effet « cet inquiétant 12% d'enfants obèses parmi les cinq-douze ans. »

autres vices élevés par cette Institution au rang de péchés capitaux. Dans son ouvrage intitulé « *Gourmandise. Histoire d'un péché capital* » (2010), Florent Quellier explique en effet :

> « L'Eglise condamne fermement la gourmandise des enfants. Un prédicateur anglais du XV^e^ siècle la présente comme une pathologie physiologique et sociale liée à la **paresse** : "L'obésité provoque des troubles du corps et **prédispose à la somnolence**. […] C'est pour cette raison que les bons parents ne permettent pas à leurs enfants de rester oisifs, […] et qu'ils modèrent leur nourriture et leurs boissons, contre la gourmandise." Dans la lignée des écrits théologiques et moraux du Moyen Âge, les moralistes espagnols du XVI^e^ siècle tiennent des propos similaires, une nourriture abondante ne peut qu'entretenir les enfants dans la **mollesse** et les **prédisposer à la luxure**, ainsi certains n'hésitent-ils pas à recommander de ne jamais laisser manger les fillettes à satiété. » (p. 184)

Vivement réprouvée par l'Eglise, qui en appelle alors à la vigilance des parents envers l'alimentation de leurs enfants, la gourmandise est ainsi, durant plusieurs siècles, perçue comme présentant un risque avant tout « moral », pour quelque fille ou garçon y succombant.

1.2. …à un risque « sanitaire »

Bien des années plus tard, c'est comme risque « sanitaire » que le sujet de l'alimentation des enfants et des adolescents est investi par les autorités publiques. Face à la recrudescence du nombre de jeunes filles et de jeunes garçons atteints d'obésité[79], des discours attirant l'attention sur les (mauvaises) habitudes alimentaires des jeunes générations ainsi que sur les conséquences potentiellement néfastes de ces habitudes sur la santé de ces dernières, se développent en effet progressivement :

> « **L'obésité de l'enfant se développe à un tel rythme** que, dans vingt ans, elle pourrait avoir rattrapé le niveau des Etats-Unis (**INSERM, 2000**). (Poulain, 2002, p. 18) Les professionnels de santé nous **alertent** sur certaines évolutions des **habitudes alimentaires** qui font peser des **risques sur la santé**, particulièrement sur celle des enfants.[80] »

[79] « En France, en 1970 et en 1992, l'obésité touche, 7% de la population. Ce taux atteint 10% en 2001. » (Régnier, Lhuissier, Gojard, 2006, p. 59).

[80] Préface du *Guide nutrition des enfants et ados pour tous les parents* (2004) par Philippe Douste-Blazy alors Ministre de la Santé et de la Protection sociale. Ministère de la santé et de la prospection sociale, *La santé vient en mangeant et en bougeant. Le guide nutrition des enfants et ados pour tous les parents*.
http://www.inpes.sante.fr/CFESBases/catalogue/pdf/688.pdf Site Internet consulté le 7 Juillet 2014.

Les comportements alimentaires des enfants apparaissent ainsi, dès le début des années 2000, comme étant un véritable enjeu de santé publique, conduisant dès lors l'Etat à s'atteler à la « *réduction de la prévalence du surpoids et de l'obésité chez l'enfant […]*[81] ».

2. Des prescriptions institutionnelles insistant sur le contrôle de soi

2.1. Mise en place du premier Programme National Nutrition Santé

Dans cette perspective, les autorités publiques mettent en place, en 2001, le premier Programme National Nutrition Santé (PNNS 1)[82]. Présentant dans une lettre la première édition de ce projet, Bernard Kouchner, alors Ministre de la santé, évoque :

> « La rumeur gronde, inquiète, sur les marchés et derrière les caddies : que pouvons-nous encore manger ? Dans le même temps, aux grandes pathologies de carences heureusement presque totalement disparues, succède désormais l'envolée des déséquilibres alimentaires et des pathologies liées à l'excès, que révèle cet inquiétant 12% d'enfants obèses parmi les cinq-douze ans. » (PNNS 2001-2005, p. 2)

Inquiets de l'accroissement de l'obésité au sein des jeunes générations, les pouvoirs publics s'emparent dès lors de la nécessité de sensibiliser les enfants. L'enfance et l'adolescence apparaissant comme étant « *des étapes déterminantes pour l'acquisition de comportements alimentaires favorables à la santé et le développement de l'activité physique* » (PNNS 2001-2005, p. 16), le premier Programme National Nutrition Santé insiste en effet, dès son instauration, sur le besoin impérieux d' « *[é]duquer les jeunes et de créer un environnement favorable à une consommation alimentaire et [à] un état nutritionnel satisfaisant* » (PNNS 2001-2005, p. 10). Orchestrée par l'Etat, cette éducation alimentaire se concrétise alors notamment par l'élaboration et la diffusion de spots publicitaires d'information et d' « avertissement »[83], par la présence systématique – lors de chaque réclame pour des produits alimentaires – d'un message rappelant la nécessité d'avoir une alimentation

[81] Introduction du Programme National Nutrition Santé 2011-2015 : « Plusieurs objectifs initialement fixés ont été partiellement ou totalement atteints, comme la réduction de la prévalence du surpoids et de l'obésité chez l'enfant […] ».
http://www.mangerbouger.fr/IMG/pdf/PNNS_2011-2015.pdf Site Internet consulté le 7 Juillet 2014.

[82] Le premier Programme National Nutrition Santé a été mené de 2001 à 2005. Ont par la suite été mis en place le PNNS 2 (2006-2010), puis le PNNS 3 (2011-2015).

[83] Trois spots publicitaires ont alors vu le jour dont les slogans sont : « Mange cinq fruits et légumes par jour » ; « Pour être en forme, dépense-toi bien » et « Ne mange pas trop gras, trop sucré, trop salé ».

équilibrée, ainsi que par la mise en place, au sein des écoles primaires, d'actions de prévention censées apprendre aux enfants les rudiments d'un comportement alimentaire sain[84].

Par cette sensibilisation des jeunes générations, le premier Programme National Nutrition Santé souhaite de cette façon atteindre neuf objectifs nutritionnels en termes de santé publique, explicitement exposés dans le document accompagnant sa mise en place :

> « 1. Augmenter la consommation de fruits et légumes […], 2. Augmenter la consommation de **calcium** afin de réduire de 25 % la population des sujets ayant des **apports calciques** en dessous des **apports nutritionnels** conseillés, tout en réduisant de 25 % de la prévalence des **déficiences en vitamine** D, 3. Réduire la contribution moyenne des **apports lipidiques** totaux à moins de 35 % des *apports énergétiques* journaliers, avec une réduction d'un quart de la consommation des **acides gras saturés** au niveau de la moyenne de la population […], 4. Augmenter la consommation de glucides afin qu'ils contribuent à plus de 50 % des **apports énergétiques** journaliers, […] en réduisant de 25 % la consommation actuelle de sucres simples, et en augmentant de 50 % la consommation de fibres. […] » (PNNS 1, p. 7)

Cet extrait montre bien la conception principalement nutritive de l'alimentation portée par le Programme National Nutrition Santé. En réaction à cette valorisation d'une relation essentiellement nutritionnelle et réfléchie à la nourriture, quelques sociologues (Corbeau, 2008), ont alors tenu à réaffirmer « *l'indispensable plaisir alimentaire*[85] », tendant selon eux progressivement à s'effacer. En instaurant ainsi un rapport résolument plus réflexif à l'alimentation, l'éducation alimentaire serait alors, à terme, selon ces chercheurs, susceptible d'avoir des effets plus délétères que bénéfiques sur la santé globale des adultes, comme sur celle des enfants. Quelle place l'approche nutritionnelle de l'alimentation, manifestement valorisée par le Programme National Nutrition Santé, accorde-t-elle alors véritablement au « plaisir », dont l'importance – notamment pour la « *santé mentale* » des individus (Corbeau, 2008) – a pourtant été mise en lumière par quelques sociologues français de l'alimentation ?

[84] Le premier Programme National Nutrition Santé prévoit également qu'« [u]ne distribution gratuite de fruits dans des écoles primaires, sera réalisée en lien avec les mairies, les producteurs et les associations ». (PNNS 2011-2005, p. 14)

[85] Titre de l'introduction de l'ouvrage *Nourrir de plaisir*, rédigée par Jean-Pierre Corbeau.

2.2. Une place relativement restreinte pour le « plaisir décomplexé »

Le mot « plaisir » n'apparaît qu'à 16 reprises dans le *Guide nutrition des enfants et ado[lescent]s pour les parents* – d'une centaine de pages –, intitulé *La santé vient en mangeant et en bougeant*, réalisé par le Ministère de la Santé et de la protection sociale[86]. Il est alors à relever le fait que, pour près de la moitié des occurrences considérées (6), le mot « plaisir » se trouve être directement associé au mot « santé ». Sont alors mis en lumière non seulement la (non in)compatibilité de ces deux termes, mais également (et peut-être surtout) le fait que ce qui est source de plaisir peut – et doit – également être bon pour la santé :

> « Par des recommandations simples et des repères de consommation validés par les instances scientifiques de santé publique, ce guide se propose de vous aider à transmettre à votre enfant **le plaisir de manger tout en favorisant sa santé**… sans oublier l'habitude de bouger au quotidien ! » (Quatrième de couverture)
>
> « L'alimentation et l'activité physique sont à la fois **des plaisirs de l'existence mais aussi des clés essentielles pour maintenir un bon état de santé** ou le recouvrer. » (Préface)
>
> « Il contient une mine de conseils pour **allier plaisir et santé au quotidien**, en tenant compte de vos habitudes de vie et de vos contraintes. » (Avant propos)
>
> « Vous souhaitez **lui apprendre à bien manger mais aussi qu'il mange avec plaisir**, et cherchez à faire du repas un moment agréable. Les repères de consommation et les nombreux conseils pratiques de ce guide peuvent vous aider à associer au quotidien plaisir et santé ! » (p. 45)
>
> « Apprendre à **bien manger** à votre enfant est tout à fait **compatible** avec lui **faire plaisir** ! » (p. 46)
>
> « Privilégiez l'achat à l'unité ou en petites quantités et faites le compte: **vous avez quand même fait plaisir**, vous avez moins dépensé **et c'est bien mieux pour la santé** ! » (p. 59)

[86] Ont été étudiés : les couvertures (première et quatrième de couverture), préface, avant propos, ainsi que la partie du guide consacrée aux 3-11 ans. Le guide étudié est celui diffusé à l'époque où a été réalisée l'enquête de terrain. http://www.inpes.sante.fr/CFESBases/catalogue/pdf/688.pdf Site Internet consulté le 7 Juillet 2014.

Dans la majorité des cas, le plaisir ne semble ainsi pouvoir s'envisager que s'il peut également apporter – sur le plan nutritionnel comme sur le plan sanitaire – quelque chose de « positif » à l'individu. Il est par ailleurs à souligner le fait que le mot « plaisir » n'est mobilisé pour qualifier des aliments ou des recettes, que lorsque ceux/celles-ci sont – si ce n'est explicitement, du moins implicitement – considéré(e)s comme étant sain(e)s :

> « Les légumes ne doivent pas être présentés uniquement comme des aliments **"bons" pour la santé**. **Ils peuvent être source de plaisir** et de découverte de saveurs, et être appréciés dès l'enfance. » (p. 47)

> « Manger est un **plaisir** très contagieux ! Les enfants ont tendance à reproduire les comportements qu'ils observent autour d'eux. Pour leur faire **manger des légumes**, essayez d'en consommer vous-même et **montrez-leur que vous aimez ça** ! » (p. 83)

> « **Escalope de dinde** avec une sauce au yaourt/curry : faites-lui **plaisir** avec un bon petit plat... » (p. 86)

Le mot « plaisir » est en outre parfois associé au plaisir procuré par le fait de se réunir autour d'une table et de partager un bon repas. Il n'est alors bien souvent pas véritablement question d'évoquer le plaisir gustatif pouvant provenir de la consommation de certains aliments, mais bien de valoriser le bonheur potentiellement engendré par la convivialité et le partage d'un déjeuner ou d'un dîner (dont on peut penser qu'il se doit d'être sain sur le plan nutritionnel) :

> « Manger et bouger font partie des plaisirs de la vie ! Les **repas** peuvent être **source de plaisir** mais aussi, parfois, de **conflits** ! » (Quatrième de couverture)

> « Les enfants traversent des périodes où ils n'aiment plus du tout un aliment. Inutile d'insister, sinon vous risquez de faire du **repas** un objet de conflit alors qu'il **doit rester** un **moment** de détente et **de plaisir** pour tous. » (p. 76)

> « C'est à vous, parent(s), d'éduquer votre enfant en matière de consommation alimentaire. Cela peut se faire dans le **plaisir**, celui de **partager** et de…manger ! » (p. 78)

C'est ainsi, à de nombreuses reprises, le plaisir du partage – plus que le plaisir véritablement gustatif – qui apparaît comme étant mis en avant dans ce manuel destiné aux parents. Quant aux viennoiseries, friandises et autres gâteries, elles ne côtoient enfin le mot « plaisir » qu'en

« creux », lorsqu'il s'agit d'évoquer le fait qu'elles ne sont pas les seules sources de plaisir ou lorsqu'il est question de mettre en garde les adultes, en les avertissant que les « sucreries » doivent susciter la méfiance et n'être consommées qu'avec la plus grande modération[87] :

> « Une petite douceur ? **Évitez** de donner systématiquement à votre enfant une **petite douceur** pour le consoler ou pour le récompenser. **Vous avez beaucoup d'autres manières de lui faire plaisir...** » (Encart page 58)

> « Les bons gestes : **Méfiez-vous** des paquets contenant une grande quantité de bonbons, de barres chocolatées, de biscuits, de viennoiseries, etc. Des mentions du type "20 % gratuit" peuvent vous inciter à l'achat... et donc à la consommation! **Privilégiez plutôt l'achat à l'unité ou en petites quantités** et faites le compte: **vous avez quand même fait plaisir, vous avez moins dépensé et c'est bien mieux pour la santé !** » (p. 59)

Les gourmandises, souvent associées au monde de l'enfance et au plaisir, sont de la sorte, dans ce guide élaboré par le Ministère de la Santé et de la protection sociale, toujours évoquées avec défiance et ne sont ainsi que très rarement directement associées au mot plaisir :

> « Bonbons et confiseries sont bien souvent les premiers produits achetés et échangés avec les copains. **Restez vigilants**. Essayez de convenir avec votre enfant d'une somme d'argent limitée, réservée à ces achats. […] [**Les produits sucrés**] contribuent, surtout en l'absence d'un brossage régulier des dents, à la **formation des caries dentaires** et sont **très caloriques**. Pris en quantité importante, ils peuvent **contribuer au développement d'une obésité et d'autres maladies** à l'âge adulte. Mais, consommés de temps en temps et en quantité raisonnable, les produits sucrés sont **compatibles** avec un **bon état nutritionnel**. » (p. 58)

> « Les viennoiseries. **Réservez-les**, ainsi que les gâteaux et biscuits chocolatés ou à la confiture, **pour le week-end ou pour les occasions particulières**. » (p. 69)

> « **Surveillez** et apprenez-lui à gérer sa consommation des aliments les plus caloriques. […] Au goûter, **remplacez** les biscuits, gâteaux et viennoiseries, qui ne doivent pas faire partie de l'alimentation quotidienne, par du pain avec du chocolat ou des céréales avec du lait, ou des laitages. **Attention**, certaines céréales ou barres de céréales **sont très sucrées voire grasses** : comparez les étiquettes! **Réservez** les pâtisseries, bonbons, chips, biscuits apéritifs, pour une

[87] C'est aussi le cas du sel au sujet duquel le guide précise : « Apprenez à votre enfant à manger peu salé : vous verrez, on s'y habitue vite et facilement, et on mange avec autant de plaisir. » (p. 61)

fête, un **anniversaire**, etc. **Limitez** les **boissons sucrées** (sodas, sirops, jus de fruits). Si votre enfant continue à en boire, privilégiez les **formes allégées**. » (p. 88)

Les gourmandises ne semblent de surcroît pas trouver leur place dans l'alimentation quotidienne des jeunes générations et paraissent en cela être strictement réservées aux « *occasions particulières* » (p. 69), en dehors desquelles elles ne peuvent manifestement être consommées sans risque pour l'équilibre nutritionnel de l'enfant.

Illustration 1. Guide nutrition des enfants et ados pour les parents (page 71)

Quant au terme « gourmand », il n'est pour sa part utilisé que pour parler de fruits – « *différentes variétés de pommes* » par exemple – et/ou de légumes :

Illustration 2. Guide nutrition des enfants et ados pour les parents (page 80)

Le Programme National Nutrition Santé[88] apparaît de cette façon comme manipulant le terme « plaisir » avec beaucoup de précautions. Celui-ci ne paraît en effet acceptable que : lorsqu'il favorise – ou qu'il ne met du moins pas en péril – le bien être physique de l'individu, lorsqu'il symbolise le bonheur de partager un repas ou encore lorsqu'il est éprouvé lors de la consommation d'aliments considérés comme sains. Principalement associé au mot « santé », le plaisir n'est de la sorte pas complètement banni du vocabulaire mobilisé dans le cadre du Programme National Nutrition Santé, mais se trouve toutefois absent dans son acception la plus déculpabilisée, sur le plan nutritionnel : plaisir ne rimant en effet que peu avec gustatif[89]. En souhaitant sensibiliser les enfants aux méfaits d'une alimentation trop riche en produits « *gras, salés ou sucrés* » ainsi qu'aux apports nutritionnels journaliers conseillés [90], l'« éducation » alimentaire mise en place par les autorités publiques dans le cadre du Programme National Nutrition Santé semble en conséquence poser la question de la place du « plaisir » dans l'acte alimentaire. C'est ainsi que Jean Pierre Corbeau (2008) affirme :

> « Le plaisir gustatif doit retrouver sa place dans l'éducation alimentaire… […] Il faut quitter la simple perspective d'une information, d'une recommandation, d'une obligation (?) nutritionnelle qui "déconstruisent" le repas, le mets, l'aliment et "éduquent" les jeunes mangeurs et les autres à la suspicion, accentuent la dimension réflexive de notre modernité, déclenchent une distanciation préalable à toute découverte des nourritures. Nous devons revaloriser le plaisir, l'inscrire dans une éducation alimentaire qui réhabilite l'aliment, dans son histoire, dans son itinéraire, dans ses fonctions symboliques ; qui favorise la verbalisation d'un goût jubilatoire qui participe à la régulation de nos pratiques : "au dessus de l'équilibre, il y a l'harmonie" écrivait Victor Hugo. » (p. 6)

[88] Dans la présentation du premier Programme National Nutrition Santé, la prise en compte du plaisir est pourtant affirmée : « Outre sa vocation biologique, l'acte alimentaire a une forte charge culturelle, sociale, affective ; c'est, en France, un moment de plaisir revendiqué. Le PNNS, prend en compte la triple dimension biologique, symbolique et sociale de l'acte alimentaire. » (PNNS 2001-2005, p. 9)

[89] De la même façon, dans sa thèse intitulée « *Le rapport des maîtres à l'enfant dans l'école maternelle française contemporaine : un rapport scolaire, psychologique, affectif* ? », Ghislain Leroy note – par l'analyse du corpus de rapports d'inspections (de classes de maternelle) datant de 2000 à 2010 qu'il a recueilli – un mouvement d'association entre la notion de « plaisir » et celle de « travail » : « [L]e « plaisir » apparaît sous d'autres plumes d'inspecteurs contemporains, mais toujours associé à la notion de travail : il s'agit du "plaisir de travailler" *: "Les élèves travaillent avec plaisir"* [corpus 2, 8MSGS] ; *"j'ai vu ce matin des élèves heureux de travailler"* [corpus 2, 9PSMS] ; *"[les élèves] sont de véritables élèves, respectent le matériel et les personnes, montrent leur connaissance avec plaisir"* [corpus 2, 11GS] ; *"les élèves participent avec plaisir"* [corpus 2, 20PS] » (Leroy, 2015, p. 337 (page relevée au moment de la consultation de la thèse, avant son dépôt officiel)). Tout se passe ainsi comme si, dans notre société contemporaine, la notion de « plaisir » ne pouvait plus officiellement exister indépendamment d'une dimension de rentabilité (scolaire ou sanitaire).

[90] Ministère de la santé et de la prospection sociale, *La santé vient en mangeant et en bougeant. Le guide nutrition des enfants et ados pour tous les parents*. http://www.inpes.sante.fr/CFESBases/catalogue/pdf/688.pdf Site Internet consulté le 7 Juillet 2014.

Mais si le « plaisir décomplexé » peine à trouver une réelle place dans l' « éducation alimentaire » portée par le Programme National Nutrition Santé, il est d'autres « sphères » au sein desquelles ce dernier apparaît comme étant davantage mis à l'honneur.

3. L'alimentation des enfants : entre plaisir(s) et restriction(s)

3.1. Une relative effervescence autour de la cuisine et du plaisir de manger

Le début des années 2000 a été marqué par la montée d'une effervescence autour de la cuisine et de l'alimentation, y compris chez les plus jeunes. Des émissions culinaires de téléréalité (*Top chef, MasterChef*) faisant par exemple intervenir des enfants afin de juger les plats des candidats, au programme (*MasterChef Junior*) qui, sur le même principe que pour les adultes, font s'affronter des petites filles et des petits garçons dans le cadre d'un concours de cuisine, les jeunes téléspectateurs sont en effet présentés, notamment sur la scène médiatique, comme de véritables gastronomes et/ou chefs cuisiniers – pas toujours en herbe. Qu'elles soient diffusées par l'intermédiaire du service public (France 2) ou sur les grandes chaînes privées de la télévision française (TF1, M6), les émissions autour de la cuisine se sont ainsi, ces dernières années, multipliées (*Un dîner presque parfait*, *Qui sera le meilleur pâtissier ?*, *Dans la peau d'un chef*, *La meilleure boulangerie de France*, *Mon Food Truck à la clef*, *Qui sera le prochain grand pâtissier ?*, *Cauchemar en cuisine, etc.*). Si les enfants n'en sont pas nécessairement toujours les destinataires privilégiés, les entretiens exploratoires menés dans le cadre de cette recherche montrent néanmoins que la plupart les connaissent et que beaucoup les regardent – sinon fréquemment, du moins occasionnellement. En mettant ainsi à l'honneur la gastronomie française, ces programmes télévisuels insistent sur le plaisir gustatif et ne présentent que très rarement des situations de restrictions alimentaires.

Les petites filles et les petits garçons sont par ailleurs également récemment devenus la cible de magazines de cuisine leur étant explicitement destinés. Qu'ils soient déclinés en version papier (*Papillote*) ou sous la forme de Web'zines (*Lucullus Succulus*), quelques revues culinaires se trouvent ainsi s'adresser directement à des jeunes lecteurs, alors identifiés comme étant de potentiels amateurs de cuisine. Bien souvent, ces magazines n'hésitent pas à proposer des recettes chocolatées et à s'adresser aux « *gourmands* » qui les lisent :

> « Il est tout beau, il est tout frais et surtout il est particulièrement de saison ! De quoi parle-t-on ? Du nouveau Web'zine de Lucullus Succulus ! Plus que jamais et pendant deux mois, **Lucullus Succulus s'adresse à tous les gourmands avec son dossier sur le chocolat !** » (Mars-Avril 2015)

3.2. Un rapport néanmoins ambigu au plaisir et à la gourmandise

Si certains des numéros de ces revues semblent ainsi avant tout insister sur le plaisir gustatif, il est néanmoins à souligner le fait que d'autres laissent quant à eux transparaître, ne serait-ce qu'implicitement, les préconisations du Programme National Nutrition Santé :

> « Aujourd'hui, c'est mercredi ! On cuisine de quoi s'aider à attendre le printemps : des pancakes ! Trop faciles à faire, on peut même leur donner un visage avec des pépites de chocolat saupoudrées au bon endroit… (**Mais ça fonctionne aussi avec des tranches de bananes ou pourquoi pas, des fruits surgelés…**) Bon appétit à tous ! » (Jan.-Fév. 2015)

L' « éducation » et l' « équilibre » alimentaire ne sont par ailleurs jamais très loin et les rubriques y étant destinées ne laissent que peu de place aux recettes préalablement délivrées. Sur le site du Web'zine *Lucullus Succulus*, on nous rappelle en effet par exemple que « *l'équilibre est élémentaire !* » ou que « *l'éducation est un jeu d'enfant !* » et lorsqu'on explique aux enfants comment « *équilibrer [leur] alimentation* », aucune catégorie d'aliments ne permet *a priori* d'abriter les recettes du dossier *Chocolat* consacré aux « *gourmands* »[91].

De la même façon, les pauses publicitaires sont bien souvent des temps durant lesquels s'expose à l'écran un rapport complexe entre valorisation du plaisir gustatif et culpabilisation de la consommation de la plupart des produits qui en procurent (ces derniers n'étant en effet pas présentés comme participant à l'équilibre alimentaire tant valorisé). Sur les chaînes notamment destinées au jeune public, il n'est ainsi pas rare de voir se succéder une publicité incitant les enfants à acheter une gourmandise chocolatée manifestement délicieuse (publicité au bas de laquelle est néanmoins précisé qu'il faut manger « *cinq fruits et légumes par jour* »), puis un spot publicitaire qui, dans le cadre du Programme National Nutrition Santé, indique sur un ton relativement prescriptif « *Ne mange pas trop gras, trop sucré ou trop salé* » :

[91] Voir Annexe 1.

Illustration 3. Exemple de messages alimentaires contradictoires diffusés à la télévision

Des actions de sensibilisation valorisant un équilibre nutritionnel aux réclames télévisuelles mettant en scène le plaisir gustatif lié à la consommation de gourmandises, petites filles et petits garçons se trouvent de la sorte au milieu d'un enchevêtrement de discours sur l'alimentation et sont ainsi soumis à des injonctions parfois contradictoires.

3.3. Un contexte de « *cacophonie alimentaire* »

Messages publicitaires mettant en scène le plaisir gustatif, spots d'avertissement incitant à ne pas avoir une alimentation trop riche en produits « *gras, salé[s] ou sucré[s]* », mais également actions de préventions menées au sein de l'institution scolaire, savoirs alimentaires transmis dans le cadre familial ou encore informations partagées avec des camarades, les enfants sont aujourd'hui les destinataires de messages différents, voire divergents, concernant l'alimentation. Du danger des « aliments plaisir » à l'importance de prendre du plaisir en mangeant, c'est alors à une véritable « *cacophonie* » normative (Fischler, 1990, p. 195) que semblent aujourd'hui être confrontées les jeunes – comme les moins jeunes – générations. Selon Claude Fischler (1990, 1995, 2003), la modernité, caractérisée par l'abondance alimentaire, est ainsi traversée par une anomie (ou « *gastro-anomie* »), se traduisant non pas par une absence totale de règles en matière d'alimentation, mais bien au contraire par une prolifération de discours antinomiques à son sujet :

> « Pour effectuer ces choix, [le mangeur] n'a guère de critères univoques, cohérents. Il a plutôt une mosaïque, une cacophonie de critères proposés, souvent contradictoires ou dissonants (Fischler, 1990, p. 204) : discours diététiques, discours moraux, discours identitaires… (Poulain, 2002, p. 53) Ce qui caractérise la situation du mangeur moderne n'est pas l'absence de règles, mais plutôt le foisonnement de discours contradictoires sur le mode du "il faut". La gastro-anomie ne renvoie pas seulement à une crise de l'appareil normatif, mais aussi à l'inflation d'injonctions contradictoires : hygiénistes, identitaires, hédonistes, esthétiques… » (Poulain, 2002, p. 71)

Confrontés à une véritable *cacophonie* normative relative à l'alimentation, les individus pourraient dès lors, selon Dorothée Guilhem et Meryem Sellami, être tentés de conjuguer deux logiques pourtant antinomiques : « *une recherche de plaisir gustatif et une auto-surveillance liée à un sentiment de culpabilité* » (Guilhem, Sellami, 2008, p. 87).

Comment les enfants se repèrent-ils alors dans cet enchevêtrement d'injonctions contradictoires ? Comment les jeunes lecteurs interprètent-ils les messages liés à l'alimentation plus spécifiquement contenus dans les albums ? A l'aune de quelles informations les petites filles et les petits garçons donnent-ils du sens aux normes véhiculées par les livres pour l'enfance? Comment les messages délivrés par les albums prennent-ils place par rapport aux savoirs alimentaires transmis par d'autres sphères de socialisation ? C'est ainsi notamment en ce que l'alimentation, aujourd'hui au centre d'une « *cacophonie* » normative (Fischler, 1990, p. 195), pouvait nous permettre de saisir avec une intensité toute particulière la manière dont s'agencent, dans l'acte de réception, les influences de différentes sphères socialisatrices (famille, école ou encore médias) que nous avons fait le choix de nous y intéresser.

Nous souhaitons dès lors montrer que, loin de servir ce seul dessein, l'alimentation – observatoire emblématique des modalités du processus de socialisation – se révèle également soutenir notre volonté d'interroger l'influence et, plus précisément encore, la manière dont interviennent, dans l'acte de réception, le genre, l'âge ou l'origine sociale.

II. L'alimentation, révélatrice d'appartenances

1. Un thème dont tous les enfants peuvent parler…

A regarder de plus près l'offre en matière de littérature de jeunesse, il est possible de s'apercevoir que certains ouvrages sont susceptibles de ne pas trouver indifféremment écho auprès de tous les enfants (Canut, Leclerc-Halté, 2009). En portant sur un thème du quotidien, l'alimentation présente, contrairement à d'autres thèmes, l'intérêt de permettre à tous les jeunes lecteurs de s'exprimer sur le sujet. Certains livres pour enfants évoquent en effet des thèmes en lien avec la religion. Si Noël, par exemple, tend de plus en plus à devenir un événement commercial, cette célébration religieuse n'en demeure pas moins un temps fort du calendrier catholique. En dépit du fait qu'une grande partie de la population fête aujourd'hui Noël et que la plupart des ouvrages ayant trait à ce thème font peu de cas du lien qu'il entretient avec la religion, les albums portant sur cette thématique risquent néanmoins de laisser de côté des enfants vivant au sein de familles ne célébrant pas cet événement. D'autres albums mettent pour leur part en scène des pratiques culturelles (théâtre, musée, opéra, etc.) ou sportives (danse classique, équitation, etc.) susceptibles de ne pas faire sens pour tous les jeunes lecteurs. Sans préjuger de la non implication des catégories de population les moins favorisées dans certaines de ces activités culturelles « légitimes », il semble toutefois qu'une inégale répartition sociale de ces dernières demeure (Bourdieu, 1979 ; Donnat, 2011). Dans son article intitulé « *Pratiques culturelles, 1973-2008. Dynamiques générationnelles et pesanteurs sociales* », Olivier Donnat (2011) souligne en effet :

> « L'analyse des résultats triés selon le milieu social d'appartenance ne révèle aucun changement radical de statut sur l'axe cultivé/populaire au cours de la période. […] Il n'y a pas eu, à proprement parler, de rattrapage des milieux sociaux les moins investis dans la vie culturelle, notamment en matière de fréquentation des établissements culturels. […] Aujourd'hui comme hier, participer à la vie culturelle de manière à la fois régulière et diversifiée demeure une propriété très inégalement répartie dans la société française car cela exige le cumul d'un maximum d'atouts (niveau de diplôme et de revenus élevé, proximité de l'offre culturelle, familiarité précoce avec le monde de l'art, mode de loisirs tourné vers l'extérieur du domicile et la sociabilité amicale, etc.) qui se retrouvent en priorité au sein des cadres et professions intellectuelles supérieures. » (p. 31)

De la même façon, des ouvrages portant à titre d'exemple sur les vacances à la mer ou à la montagne ne font selon toute vraisemblance pas écho au vécu de l'ensemble des enfants. D'autres sujets encore semblent pour leur part s'adresser de façon privilégiée, soit aux petits garçons, soit aux petites filles, délaissant ainsi potentiellement les jeunes lecteurs de l'autre « sexe ». Sans nier le fait que quelques garçons puissent être concernés par l'album intitulé *Martine petit rat de l'opéra* et quelques filles intéressées par l'ouvrage intitulé *Mini-Loup champion de foot*, il est en effet toutefois probable de voir une grande majorité des enfants porter une attention sexuellement différenciée à ces deux livres. En ce sens, l'alimentation est un thème pouvant s'adresser indifféremment aux jeunes lectrices et aux jeunes lecteurs.

Compte tenu de l'écart de position existant, dans une situation d'enquête auprès d'enfants, entre le chercheur et le jeune individu avec lequel il est amené à s'entretenir[92], l'alimentation présente également l'intérêt d'être un thème susceptible de ne pas impliquer, de façon excessive, d'*effet[s] de légitimité*. Dans l'article intitulé « *La lecture : une pratique culturelle* » qu'il a co-écrit avec Roger Chartier, Pierre Bourdieu (1985) explique :

> « La plus élémentaire interrogation de l'interrogation sociologique apprend que les déclarations concernant ce que les gens disent lire sont très peu sûres en raison de ce que j'appelle l'effet de légitimité : dès qu'on demande à quelqu'un ce qu'il lit, il entend : qu'est-ce que je lis qui mérite d'être déclaré ? C'est-à-dire, qu'est-ce que je lis en fait de littérature légitime ? » (p. 273 et p. 274)

Nous entendons ici par *effet de légitimité* le fait qu'un enquêté délivre à l'enquêteur non pas véritablement ce qu'il pense mais ce qu'il estime légitime de répondre à une question donnée. Dans une relation d'enquête particulièrement asymétrique – en « faveur » de l'adulte – certains thèmes auraient dès lors pu donner lieu, de la part des enfants, à des discours convenus, reflétant davantage ce que les jeunes lecteurs considèrent que l'enquêteur attend d'eux comme réponse(s), que proprement ce qu'ils pensent réellement. Une enquête exploratoire [93] a permis de prendre la mesure de ce phénomène. Interrogés sur leur compréhension de deux ouvrages – l'un mettant en scène un jeune protagoniste écoutant les conseils de sa maman, l'autre présentant une petite fille négociant des recommandations

[92] Cet aspect méthodologique sera plus amplement développé dans le troisième chapitre de cette première partie.
[93] Entretiens réalisés auprès d'enfants de grande section de maternelle et de CE1, dans le cadre de mon mémoire de recherche de Master 2 intitulé « *Littérature de jeunesse : regard « savant », regard d'enfants, une impossible compréhension ? Point de vue de jeunes lecteurs* ».

parentales – les jeunes lecteurs ont en effet majoritairement estimé que la fillette qui « *avait raison* » était celle « *qui écoute sa/la maman* » puisqu' « *en fait, si on ne fait pas ça, et ben on va se faire gronder…* » (Morgane, grande section de maternelle, milieu défavorisé), « *parce que comme ça, elle ne pourra pas se tromper, elle ne pourra pas faire des bêtises* » (Mariem, grande section de maternelle, milieu favorisé) ou encore « *parce qu'après, si elle fait des bêtises, et ben elle peut se faire punir ou se faire gronder* » (Reine, CE1, milieu favorisé). Le thème de l' « alimentation » nous a pour sa part semblé offrir un sujet relativement exempt d'effet de légitimité. Si certains discours normatifs formulés à l'encontre des aliments « *trop gras, trop sucrés ou trop salés* » ont pu avoir une répercussion sur les propos des jeunes lecteurs concernant notamment la gourmandise, nous verrons que le thème de l'alimentation a néanmoins permis aux enfants de s'exprimer relativement librement.

2. …permettant néanmoins d'appréhender la construction d'un certain nombre d'appartenances

Si les jeunes lecteurs sont ainsi – quels que soient leur genre, leur origine sociale ou encore leur religion – à même de parler d'alimentation, la manière dont ils l'évoquent est toutefois susceptible de nous dévoiler si ces appartenances ont déjà, à l'âge précoce qui nous intéresse, une influence sur leurs représentations et, en conséquence, de nous renseigner sur la manière dont ces appartenances se construisent. L'alimentation se révèle en cela, selon nous, un thème particulièrement emblématique afin d'appréhender le processus de socialisation des enfants et d'identifier la place que différentes sphères socialisatrices sont à même d'y occuper.

Des recherches sociologiques démontrent en effet l'influence de quelques « variables » sur le rapport des individus à l'alimentation, dévoilant de cette façon la manière dont cette dernière est révélatrice d'un certain nombre d' « appartenances ». Ces travaux exposent en premier lieu le fait que l'alimentation n'est pas neutre en termes de différenciation sociale. Dans son ouvrage intitulé « *La distinction. Critique sociale du jugement* », Pierre Bourdieu (1979) met en effet en évidence la manière dont les goûts relatifs à l'alimentation participent – au même titre que les pratiques culturelles ou sportives – à un processus de distinction. Décrivant les comportements alimentaires des individus, ce chercheur souligne ainsi :

> « [L]orsqu'on va des ouvriers aux patrons du commerce et de l'industrie, en passant par les contremaîtres et les artisans et les petits commerçants, le frein économique tend à se relâcher

> sans que change le principe fondamental des choix de consommation : l'opposition entre les deux extrêmes s'établit alors entre le pauvre et le (nouveau) riche, entre la "bouffe" et la "grande bouffe" ; les nourritures consommées sont de plus en plus riches (c'est-à-dire à la fois coûteuses et riches en calories) et de plus en plus lourdes (gibier, fois gras). Au contraire, le goût des professions libérales ou des cadres supérieurs constitue négativement le goût populaire comme goût du lourd, du gras, du grossier, en s'orientant vers le léger, le fin, le raffiné : l'abolition des freins économiques s'accompagne du renforcement des censures sociales qui interdisent la grossièreté et la grosseur au profit de la distinction et de la minceur. Le goût des nourritures rares et aristocratiques incline à une cuisine de tradition, riche en produits chers ou rares (légumes frais, viande, etc.). Enfin, les professeurs, plus riches en capital culturel qu'en capital économique […] s'opposent quasi consciemment, par une recherche de l'originalité au moindre coût économique qui oriente vers l'exotisme (cuisine italienne, chinoise, etc.) et le populisme culinaire (plats paysans), aux (nouveaux) riches et à leurs nourritures riches, vendeurs et consommateurs de "grosse bouffe", ceux que l'on appelle parfois les "gros", gros de corps et grossiers d'esprit, qui ont les moyens économiques d'affirmer avec une arrogance perçue comme "vulgaire" un style de vie resté très proche, en matière de consommation économiques et culturelles, de celui des classes populaires. (p. 207)

Cette différenciation sociale des pratiques alimentaires – pouvant s'avérer avoir, à terme, des répercussions sur la masse corporelle des individus[94] – a été plus amplement travaillée par Christiane et Claude Grignon (1980, 1981). D'autres sociologues ont par la suite également mis en exergue l'influence de l'origine sociale sur le rapport des individus aux normes en matière d'alimentation (Gojard, 2000[95] ; Régnier, Masullo, 2009). Dans leur article intitulé « *Obésité, goûts et consommation. Intégration des normes d'alimentation et appartenance sociale* », Faustine Régnier et Ana Masullo (2009) soulignent en effet :

> « [L]es pratiques de consommation et la capacité à produire et à intégrer les normes prescriptives en matière d'alimentation et de corpulence sont révélatrices de la force des appartenances sociales. » (p. 769)

[94] On note en effet une prévalence de l'obésité au sein des milieux sociaux les moins favorisés. Selon l'étude ObEpi « *Enquête épidémiologique nationale sur le surpoids et l'obésité 2012* », l'obésité est près de deux fois plus répandue dans les catégories les moins favorisées (16,7 % chez les ouvriers, 16,2 % chez les employés) que dans les catégories plus aisées (8,7 % chez les cadres supérieurs). Voir également Saint-Pol, 2007.

[95] Notamment sur le rapport, socialement différencié, aux normes en matière d'allaitement.

D'après l'Etude Nationale Nutrition Santé (2006), l'origine sociale est, déjà à l'adolescence, la variable « *qui explique le mieux les différences de poids, la probabilité de surpoids ou celle de l'obésité* » (Amsellem-Mainguy, 2012, p. 2). Ce constat vaut-il alors également pour les enfants ? Est-il déjà possible d'identifier, à l'âge précoce que nous considérons dans cette recherche, un rapport socialement différencié à l'alimentation et aux normes qui l'entourent ? La relation entretenue à la nourriture est-elle dans ce cas, dès le plus jeune âge, plus généralement révélatrice de rapports au corps dissemblables selon le milieu social d'origine ?

De la même façon, l'appartenance à un « genre » semble avoir une incidence sur le rapport des individus à l'alimentation. Dans leur article intitulé « *Sémiologie des corps gras* », Dorothée Guilhem et Nasser Tafferant (2009) révèlent en effet, par exemple, l'existence de représentations du « gras » différentes en fonction du sexe. Ces chercheurs y soulignent le fait que la consommation d'aliments riches en gras est fréquemment assimilée, par les adolescentes, à une perte de contrôle de soi, tandis qu'elle se voit plus facilement attribuer, par les adolescents, une dimension conviviale. Namanjeet Ahluwalia, Marie Dupuy, Shawn Somerset, Céline Vignes (2008), relèvent pour leur part le fait que les jeunes filles sont plus nombreuses que les jeunes garçons à se considérer comme étant « *un peu* » voire « *beaucoup trop gros[ses]* »[96]. Nous pouvons dès lors être amenés à nous demander si, dès l'âge de 5 ans, les enfants affichent des conceptions sexuellement différenciées de l'alimentation. L'acte de réception que nous considérons dans cette recherche révèle-t-il alors – ou non – une influence précoce du genre sur le rapport des plus jeunes à la nourriture ?

En mettant en lumière la manière dont de jeunes lectrices et de jeunes lecteurs – provenant de milieux sociaux contrastés – font sens des normes relatives à la consommation de nourriture leur étant transmises par la littérature de jeunesse, nous souhaitons non seulement interroger l'incidence du genre ou encore de l'origine sociale sur leur interprétation des ouvrages, mais également identifier la manière dont les influences de ces différentes « appartenances » s'ajustent – ou se réajustent – dans l'acte de réception. Nous nous interrogeons ainsi sur la façon dont s'expriment (ou non) et se façonnent, durant l'enfance, l'appartenance de genre et l'appartenance de classe. Etudier, à un âge où les petites filles et les petits garçons se construisent, la manière dont ces derniers reçoivent et, éventuellement, se réapproprient les normes alimentaires diffusées par les albums, nous permet en cela de mieux appréhender le processus de socialisation et la place que différentes sphères socialisatrices

[96] L'étude concerne des enfants âgés de 11 à 15 ans.

(littérature de jeunesse, famille, école, médias ou encore groupe de pairs) sont susceptibles d'y occuper. Par notre questionnement, nous nous inscrivons en conséquence dans un champ de recherche en expansion autour des enfants et de leur socialisation alimentaire.

III. Une inscription dans un champ de recherche récent interrogeant le processus de socialisation alimentaire des enfants et des adolescents

Notre recherche s'inscrit dans un champ de recherche sur l'enfance et l'alimentation en plein essor. Un regard, même rapide, à la couverture de l'ouvrage *Nourrir de plaisir* (Corbeau, 2008) suffit par exemple à appréhender la place importante accordée à l'enfance et à l'adolescence dans les travaux aujourd'hui menés en sociologie de l'alimentation[97]. L'intitulé des contributions de ce livre n'en laisse pas moins transparaître l'intérêt porté par les sociologues aux questions mêlant jeunesse et alimentation. Emilie Salvat signe en effet un article intitulé « *Sociabilités alimentaires et plaisir de se nourrir (dans les albums destinés aux moins de six ans)* » ; Valérie-Inès De La Ville indique s'appliquer à comprendre « *La construction du plaisir gustatif chez l'enfant* » ; quant à Régine Sirota, elle révèle prêter attention « *[Aux] nourritures célestes d'une fabrication identitaire : le gâteau d'anniversaire* ». Cet intérêt des sociologues pour l'enfance et l'adolescence est également visible à travers la mise en place, en 2006, du programme de recherche *AlimAdos*[98] (notamment soutenu par l'OCHA), coordonné par Nicoletta Diasio et auquel un certain nombre de sociologues et d'anthropologues a participé. Par l'intermédiaire de ce programme, ces chercheurs ont alors pour objectif d'« *appréhender les comportements alimentaires des adolescents dans leur diversité* » (Diasio, Hubert, Pardo, 2009, p. 5). Cet intérêt pour les jeunes âges de la vie est encore visible à travers les contributions de sociologues au seizième numéro des Cahiers de l'OCHA intitulé « *On ne joue pas avec la nourriture !* » (2011). Louis Mathiot y présente en effet par exemple une recherche – notamment menée auprès d'enfants âgés de 7 à 10 ans – portant sur la manière dont ces derniers utilisent les produits laitiers pensés par les marketeurs pour être *fun*. Ce chercheur met alors en lumière la façon dont les petites filles et les petits garçons parviennent à se réapproprier ces aliments, reconstruisant de cette manière les « *usages pensés par les adultes* ». Le récent intérêt des sociologues de l'alimentation pour l'enfance et l'adolescence est enfin visible à travers les travaux des jeunes

[97] Voir Annexe 2.
[98] Une partie des résultats des recherches réalisées dans le cadre de ce programme ANR est présentée dans le quatorzième numéro des Cahiers de l'OCHA intitulé « *Alimentations adolescentes en France* » (Diasio (dir.), Hubert (dir.), Pardo (dir.), 2009).

chercheurs s'inscrivant dans ce champ de recherche. Plusieurs Thèses de Doctorat portant sur les enfants ou les adolescents ont en effet récemment été soutenues. Aurélie Maurice et Géraldine Comoretto ont par exemple présenté publiquement – en Septembre 2014 et Mars 2015 – leurs recherches portant sur *Les préadolescents comme ressorts des actions de santé publique* et sur *La socialisation alimentaire des enfants*. Les sociologues de l'alimentation sont ainsi nombreux à avoir récemment centré leur regard sur les enfants et les adolescents, s'appliquant ainsi à mieux comprendre les comportements alimentaires des jeunes.

Il est à souligner le fait que ces travaux s'appliquent pour la plupart à déconstruire les poncifs d'une socialisation subie par les enfants. Ces recherches orientent en conséquence leur regard non plus uniquement sur les normes alimentaires ou sur l'action éducative des parents, mais bien sur les enfants et sur la manière dont ces derniers se réapproprient les messages socialisateurs leur étant adressés (Mathiot, 2011 ; Maurice, 2013, 2014 ; Comoretto, 2015 ; mais également Diasio, 2000, 2004, 2009 ; Guetat, 2009). Nicoletta Diasio (2009) explique ainsi par exemple la manière dont les adolescents[99] rejouent différemment ces normes, selon les « scènes » qu'ils fréquentent. Par une enquête ethnographique, elle montre en effet que :

> « […] si de nombreux interviewés abandonnent progressivement le lait et introduisent l'alcool et le café dans leur alimentation quotidienne, parce que "le lait c'est trop la loose", "c'est un truc de bébés", la pratique du bol de lait, le soir, au retour d'une fête ou dans l'intimité de sa chambre, renvoie à des moments d'intimité avec soi qui sont aussi importants que les moments de convivialité entre pairs. » (p. 21)

Cette sociologie de l'alimentation met de cette façon en jeu l'*agency* des enfants et des adolescents et interroge la manière dont s'imbriquent, dans le processus de socialisation, les différentes « sphères » côtoyées par les jeunes générations. Notre recherche s'inscrit dans ce champ de recherche en expansion qui porte une focale de plus en plus précise sur les enfants et leur alimentation, explorant de la sorte une *terra* demeurée longtemps *incognita*.

Si la « lecture » semble, chez les jeunes, décliner avec l'avancée en âge (Baudelot, Cartier, Detrez, 1999), elle reste néanmoins, nous l'avons vu, pour les enfants, une activité importante (tant par le statut qui lui est accordé au sein de la famille ou de l'institution scolaire, que par le temps qui lui est consacré dans ces différentes « sphères »). Il s'avère à

[99] 12-19 ans.

notre sens dès lors pertinent non seulement d'identifier les savoirs liés à l'alimentation transmis par la littérature de jeunesse, mais également de porter une attention particulière à la manière dont les petits filles et les petits garçons reçoivent et se réapproprient les informations y étant contenues. En cherchant à appréhender autant le rôle de la littérature de jeunesse dans le processus de socialisation – notamment alimentaire – des enfants, que la place relative, dans ce dernier, d'autres sphères socialisatrices au sein desquelles évoluent les jeunes lecteurs, nous souhaitons ainsi apporter une contribution à ce champ de recherche.

IV. L'alimentation : un thème permettant également d'étudier la réception des normes de genre

1. La préparation de nourriture : quel apprentissage des rôles masculins et féminins ?

Sans se limiter à la question de la consommation de nourriture, nous avons également souhaité exploiter ce que le thème de l'alimentation, en englobant également le temps de la « préparation des repas », nous permettait d'approcher en termes d'attribution des tâches entre les hommes et les femmes. En ce sens, ce thème nous offre la possibilité d'accéder à un autre pan de la socialisation enfantine : celui de l'apprentissage des rôles masculins et féminins.

En assistant à la confection de mets culinaires, les jeunes filles et les jeunes garçons font en effet l'apprentissage de pratiques, dont ils identifient de surcroît s'ils sont – ou non – « destinés » à les investir. Dans l'*Invention du quotidien*, Luce Giard (De Certeau, Giard, Mayol, Tome 2 : « *Arts de nourrir* », 1994) signifie de cette façon, la manière dont elle a, durant son enfance, sans en avoir nécessairement eu conscience, acquis un certain nombre de connaissances – voire de compétences – en matière de préparation culinaire :

> « Mon regard d'enfant avait vu et mémorisé des gestes, mes sens avaient gardé le souvenir des saveurs, des odeurs, des couleurs. Je connaissais déjà tous ces bruits : le chuintement de l'eau qui frémit, le grésillement de la graisse qui fond, le battement sourd de la main qui pétrit. Une recette, un mot inducteur suffisaient à susciter une étrange anamnèse où se réactivaient par fragments d'anciens savoirs, de primitives expériences, dont j'étais l'héritière et la dépositaire sans l'avoir voulu. Il fallut m'avouer que, moi aussi, j'étais nantie d'un savoir de femme, qu'il s'était glissé en moi, trompant la surveillance de mon esprit.

> Quelque chose qui me venait du corps et qui m'agréait au grand corps des femmes de mon lignage, pour m'incorporer à leur troupe anonyme. » (p. 216)

Comme nous l'avons vu, les chercheuses s'étant intéressées à la littérature de jeunesse sont nombreuses à s'être préoccupées des normes de genre transmises par les livres destinés aux enfants et de la manière dont celles-ci pouvaient participer à « *élaborer le genre* » (Brugeilles, Cromer, Cromer, 2002[100]). Sylvie et Isabelle Cromer, Carole Brugeilles ou encore Anne Dafflon-Novelle se sont en effet attachées à mettre en lumière, dans de multiples travaux, les stéréotypes de sexe véhiculés par les albums. En insistant sur la part prépondérante de ces visions stéréotypées dans les livres pour la jeunesse, ces chercheuses ont également bien souvent présagé de l'influence néfaste de ces représentations du masculin et du féminin sur la construction identitaire des enfants et plus particulièrement sur celle des petites filles (Brugeilles, Cromer, Cromer, 2002 ; Dafflon-Novelle, 2002).

En faisant recouvrir au thème de l'alimentation non seulement le thème de la consommation de nourriture, mais aussi celui de la préparation des repas, cette thèse souhaite de la sorte également, non seulement porter un regard sur la manière dont les enfants reçoivent les normes de genre leur étant transmises par la littérature de jeunesse, mais également interroger l'influence de ces dernières sur leur apprentissage de la féminité et de la masculinité. Il est par ailleurs question de chercher à prendre la mesure de la manière dont les jeunes lecteurs se réapproprient ces représentations et ainsi d'appréhender le poids socialisateur de ces modèles, par rapport notamment au poids de la socialisation de genre s'effectuant au sein de la famille.

Nous verrons également que, loin de délivrer des normes uniformes, les albums offrent aux jeunes lecteurs des visions parfois divergentes de la répartition des tâches entre les protagonistes masculins et les personnages féminins[101] et leur donnent de cette façon accès à des modèles potentiellement dissemblables d'attribution des rôles entre les sexes. En cela, le thème de la « préparation des repas » pose au chercheur la question de la manière dont les enfants parviennent à se repérer parmi des représentations parfois différentes – voire divergentes –, en des termes assez similaires que le thème de la « consommation de nourriture ».

[100] Brugeilles, C., Cromer, I., Cromer, S., « Les représentations du masculin et du féminin dans les albums illustrés, ou comment la littérature enfantine contribue à élaborer le genre », *Population*, Vol. 57, n°2, pp. 261-292, 2002.
[101] Voir Partie 2.

2. La préparation de nourriture : un thème dont tous les enfants peuvent également parler

Le thème de la préparation des repas est selon nous, de la même façon que celui de la consommation de nourriture, susceptible d'intéresser les lectrices autant que les lecteurs.

Bien que la répartition des tâches domestiques entre les hommes et les femmes reste encore aujourd'hui très inégale, la réalisation des courses alimentaires ainsi que la confection des repas sont néanmoins deux domaines de la vie quotidienne dans lesquels les écarts tendent à se réduire. Faire les courses apparaît en effet comme étant la tâche ménagère pour laquelle la différence de temps y étant dédié est la plus faible entre les sexes. La cuisine est par ailleurs la tâche domestique pour laquelle la différence de temps investi par les hommes et par les femmes s'est le plus réduit en dix ans. Layla Ricorch (2012) souligne effectivement le fait que « *[l]a composition des tâches domestiques auxquelles [les hommes] s'adonnent le soir a un peu évolué : en semaine, par exemple, [ils] font plus souvent la cuisine (c'est le cas de 9 % d'entre eux, en hausse de 3 points)* » (p. 72-73). Dans son ouvrage « *Familles à table* », Jean-Claude Kaufman relève également cet investissement relatif des hommes en cuisine :

> « L'homme ne se contente pas de jouer : il s'intéresse de plus en plus à la cuisine. Parfois il ne s'agit encore que de simples incursions, en territoire étrange et étranger où il n'est guère à son aise. Il se contente alors de domestiquer un petit espace particulier, un appareil, un tour de main délimité, dont il n'est pas peu fier. A partir de cette base de départ cependant, il parvient à jouer plus pleinement son nouveau rôle, celui de second couteau. Sorte d'apprenti plus ou moins habile et vaguement coupable de ne pas faire davantage. Sa première fonction est la subsidiarité ; il est un remplaçant, sachant cuisiner des choses simples aux enfants en l'absence de la cuisinière en chef. » (Kaufmann, 2007, p. 70)

Si les femmes semblent encore aujourd'hui davantage s'investir dans la réalisation des courses alimentaires ainsi que dans la confection des repas, il est de la sorte néanmoins important de mettre en lumière l'implication progressive des hommes dans ces activités.

Il est de surcroît à prendre en considération l'influence potentielle du récent succès d'émissions de télé réalité dédiées à la cuisine, sur l'attention portée à cette dernière par les jeunes générations. En plus d'offrir une certaine visibilité à cette activité, ces multiples

émissions culinaires brouillent par ailleurs bien souvent les assignations de genre traditionnelles. De nombreux hommes participent en effet aux programmes télévisés portant sur la confection de nourriture en amateur (*MasterChef*) et apparaissent ainsi à l'écran comme faisant de la cuisine sinon quotidiennement, du moins régulièrement. Inversement, les émissions réservées aux professionnels de la cuisine (*Top Chef*) comptent la plupart du temps un nombre non négligeable de candidates, féminisant ainsi l'image du métier de chef cuisinier. La cuisine a de cette façon également récemment gagné en visibilité et semble en cela pouvoir aujourd'hui susciter tant l'intérêt des filles/femmes que celui des garçons/hommes.

*

En vue de répondre à notre questionnement, nous avons ainsi choisi de centrer plus particulièrement notre regard sur l'alimentation. La consommation de nourriture pouvant être révélatrice d' « appartenances » et se trouvant au centre d'une « *cacophonie* » normative, l'alimentation permet en premier lieu, non seulement d'interroger l'influence précoce du genre ou encore de l'origine sociale sur le rapport des enfants à l'alimentation, mais également d'identifier, avec plus d'intensité, la manière dont s'agencent les influences des différentes « sphères » de socialisation côtoyées par les petites filles et par les petits garçons. En englobant également le temps de la préparation de nourriture, l'alimentation nous offre en second lieu la possibilité d'étudier la réception, par les jeunes lecteurs, des mises en représentation du masculin et du féminin et ainsi d'interroger non seulement l'incidence[102] de ces dernières sur les enfants, mais également la manière dont elles s'agencent avec les valeurs portées par d'autres sphères de socialisation que les livres. L'alimentation apparaît en conséquence comme étant une entrée particulièrement efficiente afin d'appréhender l'acte de réception ainsi que le processus de socialisation.

Ces différents éléments de notre questionnement admis, c'est à présenter les différents choix méthodologiques que nous avons effectués afin de parvenir à comprendre la manière dont les enfants interprètent et se réapproprient les représentations et les normes transmises par la littérature de jeunesse que sera consacré le prochain chapitre.

[102] Nous rappelons que cette « influence » a été postulée par la plupart des sociologues ayant analysé la littérature de jeunesse au prisme du genre.